

humeur répondit à "cette bonne farce." C'étaient des gens qui croyaient savoir l'orthographe.

Il y avait des hommes qui ouvraient des trous dans les rues et y plantaient de longs pôteaux sur lesquelles ils assujettissaient des fils de fer, et nous nous demandions ce que cela voulait dire. On nous répondit : "C'est le télégraphe." Aucun de nous ne sachant le grec, nous restâmes dans notre ignorance. *Telé* veut dire : de loin ; *graphein* signifie écrire :—donc, écrire de loin. Il était évident que l'on se moquait du pauvre monde. Lorsque les dépêches commencèrent à circuler, plusieurs citoyens y virent distinctement la griffe du diable. Le fait est que Satan a toujours passé pour un individu extraordinaire. Sa réputation est surfaite néanmoins. L'homme l'a battu en trouvant l'électricité.

Un yankee, appelé Cyrus Field, voulait réunir l'Europe et l'Amérique par un courant télégraphique ; on se moqua de son projet. Il mit sa fortune au jeu et réussit ; alors tout le monde déclara que ce n'était que l'application du sens commun, et même que la chose n'était pas surprenante : la preuve, c'est que les narquois de la veille devinrent les actionnaires du lendemain. Ils "approuvaient" l'idée de Cyrus Field. Bonnes gens !

* * Les oranges, les poires, les raisins de table et tant de bons fruits qui croissent et mûrissent loin de nous, ne pouvaient nous parvenir sans coûter des prix en l'air. Lucullus dinait sans bananes sur les bords du Saint-Laurent. Nous avons changé tout cela ; les produits des antipodes sont à nos portes, à bon marché, et je doute que le paradis terrestre ait été aussi bien approvisionné que nous le sommes en ce moment. Nous le serons bien davantage les années prochaines. En même temps, la pomme fameuse de Montréal est à la place d'honneur sur la carte des bons restaurants de Paris.

Celui qui prononçait un discours était obligé de l'écrire, pour faire le bonheur de ceux qui ne l'avaient pas entendu. Nous parlons, et les sténographes prennent nos phrases au vol, les impriment, les répandent, de sorte que nous n'avons plus qu'à parler,—seulement, malheur à celui qui parle mal ! il n'a pas le temps de se corriger.

Le travail de l'imprimerie était atroce, lent, accablant, irrégulier, sans plaisir. Maintenant, c'est un jeu ; une presse que vous regardez tourner, vous donne vingt mille tirages à l'heure. Autrefois, c'était cent, ou même moins, et l'on mourait à la peine. LE MONDE ILLUSTRÉ eut coûté vingt piastres d'abonnement à l'époque de ma tendre jeunesse.

Des gravures mal faites, barbouillées de couleurs impossibles, nous étaient offertes à raison d'une piastre chacune. Nous trouvions cela superbe. Les procédés nouveaux se sont produits et l'on nous vend des chefs d'œuvres à trente sous, mais nous demandons de les payer trois fois moins. Cela viendra.

* * Dans l'ordre des choses artistiques, quel changement ! Nous avons des dessins chinois, des colorations insensées, des formes qui ne disaient rien. Voilà que l'on nous offre de beaux modèles, d'après les œuvres des maîtres, des imitations présentables, des copies de choix. Les étoffes, les meubles, les bijoux s'adressent à l'esprit et au sentiment. Il y a un réveil de pensées dans nos industries de toute nature. Nous voyons plus de belles choses en un jour que durant une année autrefois.

J'ai vu, j'ai vu, j'ai vu telle époque où il n'y avait rien à voir. A présent, c'est comme au théâtre :

Je vois le soleil et la lune
Qui tiennent des discours en l'air.

Ceci est la satire de mon article, car je parle de ce que tout le monde connaît ; donc : discours en l'air.

* * Mais, n'allez pas croire que je vais m'ar-

rêter ici ! Il me tombe sous la main un livre intitulé *L'homme comme il le faut*, œuvre du R. P. Marchal, et j'y trouve la description d'un type humain créé par l'extrême développement des affaires, depuis cinquante ans : l'aventurier de la Bourse. Ce type-là existait avant nous, comme la punaise à patate, mais il n'avait pas encore rencontré son aliment propre, dans une proportion convenable à ses capacités ; il l'a maintenant et il prospère, pullule, s'étend, dévore, saisit, transforme une partie de notre société. Voici les paroles du Père Marchal :

"Doué de cette puissance d'illusion magique qui changerait en diamant les pierres du chemin, cet homme a foi en sa fortune. Il sait qu'elle l'attend quelque part et, dût-il crever sous lui cent chimères, il la poursuivra sans relâche. Sa foi le rendra éloquent, et son éloquence, où les chiffres tintent, agit sur les créanciers comme la musique militaire sur les soldats que l'on mène au feu. Elle transforme l'avare en prodige, le lâche de l'épargne en héros du risque, et l'alarmiste timide en spéculateur audacieux. Sortie de sa cervelle en ébullition, une fumée se réalise et devient palpable. Rien ne déconcerte ce soldat du lacre, ce Christophe Colomb de l'opulence. On le croit perdu, sombré ; la Bourse crie : "Un homme à la mer !" Levez les yeux, il est au haut du mât de cocagne, criant : "terre, terre !" et saluant avec allégresse sa découverte tant rêvée. Le voilà riche, mais ne lui parlez pas de quitter cette vie d'agitation et de luttes ; elle est son atmosphère, son élément, son climat. Comme ces animaux marins que l'eau douce emprisonne il lui faut pour vivre la salure du flot, l'écume de l'orage. Les affaires sont des cartes pour ce terrible joueur et il les battra de ses mains fiévreuses tant qu'il n'aura pas amené l'atout de ses rêves. L'inquiétude est sa loi, son souffle, et la spéculation l'emporte dans sa course vertigineuse comme le courrier sauvage qui emportait autrefois Mazappa dans les steppes de l'Ukraine. Il marche, il court, faisant le tour des affaires et des intérêts, touchant à tout, remuant à la pelle les vérités et les mensonges, les mondes et les atomes, les réalités et les paradoxes, créant des valeurs fantastiques, fatiguant les billets de banque, faisant sauter des cervelles—jusqu'au moment où une vague l'emporte, pour ne pas laisser à l'ennui la peine de consumer ses jours."

Oui, c'est la première fois dans l'histoire du monde que l'on voit cette classe d'hommes exercer ses talents sur une grande échelle, parce que c'est la première fois qu'un horizon aussi immense lui est livré.

* * N'allez pas confondre celui qui précède avec ce que l'on appelle "le millionnaire." La plupart des millionnaires ont gagné leur argent par des travaux dignes de respect. Le millionnaire dit : "Je me suis fait moi-même," et avec raison. Les malins disent : "Il se suffisait lui-même," mais c'est pour la galerie qui demande à rire. Les hommes très riches ont existé de tout temps ; de plus, il en faut. Que notre époque nous en montre une floraison, je n'y vois pas de mal. L'argent s'entasse, puis coule comme de l'eau ; chaque terre en est arrosée. L'argent roule, nous roulons avec lui. Rouler est le sort du monde, il n'y a rien de carré dans la nature. L'homme a conçu la forme carrée, et c'est pour cela qu'il manifeste son admiration en disant : "Un tel est rond en affaire."

Les richards de l'antiquité tenaient un rang spécial, les nôtres ne font que l'imiter. A Pompéi, l'on vient de découvrir une résidence de belle mine, et les mots *Salve lucro* sont gravés sur le seuil de la porte. Honneur au gain ! Il fut, de tout temps, un demi-dieu, le seigneur l'Argent ; il n'a pas attendu le caoutchouc et le pavage en asphalte pour se faire valoir. Je ne m'étonne pas qu'il se déploie de nos jours avec tant d'éclat,—tout s'y prête, nous prétons tous de l'argent à l'Argent. S'il nous ruine, il s'enrichit, et quand il est riche il se ruine à son tour afin de nous enrichir. La boule est ronde, voyez-vous.

* * De cet article, la morale la voici : De pro-

digiieuses nouveautés nous sont offertes pour notre confort particulier, profitons-en, mais ne disons rien contre ceux qui en retirent des fortunes d'occasion. Nous sommes riches, éternellement riches de bienfaits que la science, les découvertes, l'industrie, l'audace des hommes d'affaires ont répandus parmi nous depuis cinquante ans. Aucune période de l'humanité n'a vu autant de transformations que celle de 1840 à 1890. Nous avons vécu dix existences dans ce court laps de temps. C'est fort joli. Mourons joyeux.

Benjamin Sulte.

ETUDES DE MŒURS

LE BON GARÇON

Cou court (malgré la cacophonie), dos un peu voûté, mains larges et épaisses, cuisses de même, joues fertiles en poil, cheveux un peu frisés sur le cou et sur les tempes, œil limpide et doux, nez court, tout le reste en proportion, tel est le bon Gédéon, un gros courtaud, que tous les vieux et les vieilles surtout au village estiment fort et souhaitent à leurs petites filles "pas assez fines" pour s'attacher à lui.

Gédéon n'est pas paresseux mais quand le temps en est venu il aime à se reposer. Il aime surtout à se bercer sur une chaise solide.

A peine s'est-il mis au lit qu'il dort d'un profond sommeil, sommeil que rien ne trouble, sommeil de paix ; il ne fait que de bons rêves qu'il aimera à raconter le lendemain.

Il reçoit sa gazette une fois la semaine et la lit en entier sans oublier le feuilleton. Aussi est-il en état de dire au voisin tout le nouveau lorsqu'il vient veiller chez lui.

Il va à la grand'messe tous les dimanches ; souvent aussi il entend les vêpres ; car Gédéon est un excellent catholique.

Le dimanche soir, il sort de son coffre sa bouteille d'odeur, en met un peu dans son mouchoir immaculé, et sans oublier de fermer son coffre, il va ensuite doucement avec sa grasse pouliche voir la fille du père Tranquille, mademoiselle Sapience ; car il dépasse déjà la vingtaine : ses moustaches en font foi, bien qu'elles ne soient pas aussi bien tournées que celles du commis du coin.

Il est un peu gêné, m'a-t-on dit : la cause en serait dans le sarcasme de quelques *jeunesses*, mécontentes de ce que Gédéon n'a pas voulu se mettre avec eux autres pour acheter une bouteille de *boisson*.

Lui, préfère les bonbons, et il en fait manger à sa *bonde*. N'allez pas croire, cependant, qu'il prodigue son argent. Il tient à en avoir toujours dans son portefeuille de cuir carré : car c'est un garçon ménager.

Enfin, je dirai, après la mère Gatiane, qui m'en parlait, non sans quelque dessein, devant sa fille : c'est un bon garçon accompli, sous tous les rapports.

WILFRID.

La morale, c'est la vérité du cœur, et la foi, c'est la vérité de l'intelligence.

Le sujet du bonheur réside au fond de l'âme et ce triste monde ne saurait nous en offrir l'objet.

Une âme éprouvée disait : Avec le ciel dans peu de temps et la communion tous les jours, comment songer à se plaindre ?

Plus une parole ressemble à une pensée, plus une pensée ressemble à une âme, plus une âme ressemble à Dieu, plus tout cela est beau.—JOURNET.

Lorsque le célèbre chirurgien Nélaton entreprenait une opération délicate et difficile, il disait : "Surtout ne nous pressons pas, car nous n'avons pas de temps à perdre."